

## Libération 20180109



Grâce aux enfants de réfugiés, l'école de Sutera, menacée, a pu rester ouverte. Gianni Cipriano

Reportage

### **En Sicile, «une chose très belle est arrivée, nous avons été envahis par les immigrés»**

Par [Eric Jozsef, Rome, de notre correspondant](#) — 9 janvier 2018 à 19:56

**A Palerme, Catane et Sutera, loin de voir les migrants comme une menace, la population facilite leur intégration. Ils sont perçus comme une chance pour le sud de l'Italie, frappé par la désertification et le chômage.**

- En Sicile, «une chose très belle est arrivée, nous avons été envahis par les immigrés»

«*Si vous me demandez combien il y a d'immigrés à Palerme, je ne vous réponds pas 60, 70 ou 80 000. Quiconque arrive à Palerme est palermitain.*» Dans son immense bureau du Palais des aigles qu'il occupe pratiquement sans interruption depuis plus d'un quart de siècle, Leoluca Orlando, maire de la capitale sicilienne, affiche sa détermination. Le démocrate-chrétien de gauche qui a transformé en profondeur Palerme en se dressant contre la mafia et en misant notamment sur le tourisme - l'époustouflant centre historique arabo-normand a été déclaré «patrimoine mondial de l'humanité» en 2015 - revendique fièrement sa politique d'accueil des étrangers : «*Palerme, qui était une ville migrante au niveau de ses monuments, est finalement redevenue migrante dans sa population.*» Et de poursuivre : «*L'avenir a deux noms : Google et Ali l'immigré. Google exprime la connexion virtuelle et Palerme est*

*aujourd’hui la ville la mieux câblée et informatisée de toute la Méditerranée. Ali le migrant représente la connexion humaine. Nous voulons être une ville accueillante et moderne.»*

## **Secourus au large**

Malgré la crise et le chômage, la Sicile, à l’instar de Palerme, bouscule les préjugés qui voudraient que l’arrivée massive d’étrangers, conjuguée aux difficultés économiques, soit synonyme de bombe politique et sociale. *«Pour un responsable politique, le thermomètre du consensus, c’est l’élection. En juin, j’ai été le seul maire d’Italie élu au premier tour, pointe Leoluca Orlando. J’ai obtenu plus de voix qu’il y a cinq ans. Je crois que les migrants nous interrogent sur ce que nous sommes en tant qu’être humains.»* Cours d’italien pour les immigrés, accueil des mineurs étrangers, centres d’hébergement pour les demandeurs d’asile… La municipalité de Palerme multiplie les initiatives pour faciliter l’intégration.

A l’autre bout de l’île, le port de Catane, sur la côte orientale de la Sicile, est confronté depuis plusieurs années aux débarquements de bateaux chargés de désespérés. *«Surtout depuis la seconde moitié de 2013»*, précise le préfet adjoint Tommaso Mondello, chargé d’organiser le débarquement des migrants. Avec la fermeture de la route balkanique, l’essentiel des arrivées depuis le sud de la Méditerranée s’effectue désormais par le canal de Sicile. Les occupants des embarcations sont le plus généralement secourus au large, puis acheminés directement dans les ports de Pozzallo, Augusta ou Catane, sans passer comme autrefois par la petite île de Lampedusa. *«Catane est désormais la principale porte d’entrée en Europe. Le port est plus grand, donc plus pratique pour les débarquements»*, souligne Mondello.

En trois ans, près d’un demi-million de personnes sont arrivées par la mer en Italie. Environ 120 000 pour la seule année 2017. La plupart des migrants tentent de poursuivre leur voyage vers le nord de l’Europe ou sont redistribués dans d’autres régions italiennes, mais des dizaines de milliers de personnes restent chaque année sur place, en Sicile, dans l’attente d’un permis de séjour ou d’un statut de réfugié politique.

*«Le système d’accueil des migrants dans le port est bien rodé, assure le préfet adjoint. Nous coordonnons l’ensemble. On se met en contact avec les gardes-côtes pour connaître l’heure précise de l’arrivée. La préfecture avertit tous les acteurs qui participent au débarquement : police, mairie, protection civile, services sociaux, Croix-Rouge, organisations humanitaires.»* Ainsi, les volontaires de la Communauté catholique de Sant’Egidio, qui s’occupent à leur arrivée des mineurs non accompagnés, sont constamment reliés par WhatsApp et prêts à tout moment à descendre au port.

*«Depuis le 10 août 2013, date du premier débarquement à Catane, notre vie a un peu changé, indique Rosaria, une jeune bénévole. Ce jour-là, en plein été, une embarcation est arrivée tout près de la plage avec, à bord, quelques jeunes. A quelques mètres de la côte, ils ont plongé et six d’entre eux se sont noyés. Cela a frappé la ville.»* A ses côtés, une autre membre de la communauté, Angela Pascarella, illustre la mobilisation de la population : *«A partir du 10 août, on a commencé à envoyer des messages. Nous avions besoin de couvertures, de serviettes, de nourriture. Ici c’était plein à craquer»*, se souvient-elle en indiquant la grande pièce de l’association située dans le cœur de Catane, à deux pas de la cathédrale Sant’Agata. *«Toute la population nous a apporté quelque chose. Les Siciliens répondent présents pour l’accueil des migrants.»*

## **«Accueillir les vivants»**

C'est le cas de Gaetano, un fonctionnaire sexagénaire qui vient régulièrement donner un coup de main à la soupe populaire, à proximité de la gare de Catane : «*Quand on voit des gens dans le besoin, on ne peut pas rester sans rien faire. Dans le passé, nous avons été des émigrés et donc nous savons ce que veut dire être accueillis dans un pays étranger. Par conséquent, on sent le besoin d'aider. Pour nous, c'est normal. Nous ne sommes pas comme certains pays du nord de l'Europe, qui comptent avec une calculatrice combien de personnes ils doivent ou non faire entrer. Nous, nous aidons le plus possible.*»

Depuis 2013, cette mobilisation ne s'est pas démentie. Une solidarité exceptionnelle s'est mise en place et s'est peu à peu structurée un peu partout en Sicile, assurée en grande partie par les associations de bénévoles mais aussi par des responsables locaux courageux. En octobre 2013, Giuseppe Grizzanti, médecin et maire du petit bourg de Sutera, reçoit un appel de la préfecture d'Agrigente. Une embarcation a fait naufrage à proximité de Lampedusa. Il y a plus de 300 morts. Les autorités veulent savoir s'il y a de la place dans le cimetière municipal pour enterrer quelques victimes. «*Nous n'avions pas de tombes disponibles*, se désole le maire. ***Mais c'est alors que nous avons pensé qu'au lieu d'accueillir les morts, nous pourrions accueillir les vivants. D'autant qu'à Sutera, il y a beaucoup de maisons vides.***»

Après-guerre, Sutera comptait environ 5 000 habitants. Mais à partir des années 60, la petite commune perchée à 600 mètres d'altitude, a commencé à se vider de ses habitants, partis vers le nord pour participer à l'effort d'industrialisation de l'Italie. «*Le quartier du Rabato, une ancienne casbah qui rappelle la présence arabe vers 1 100, était jadis l'un des plus peuplés. Il y avait au moins 500 personnes. Aujourd'hui, il n'y a pas plus de 30 familles*», constate Giuseppe Grizzanti. Hussein, un jeune Pakistanais arrivé à Sutera il y a deux mois, a été accueilli dans une maison au milieu des ruelles escarpées qui font du Rabato «*l'un des bourgs les plus beaux d'Italie*».

## Antidote contre le crime

Comme pour d'autres villages du Mezzogiorno, la présence des migrants a permis de relancer la démographie, et les subventions de l'Etat pour l'accueil des réfugiés aident l'activité économique de la commune. Notamment à travers la location des maisons et le financement de l'association des Girasoli, qui gère le programme d'intégration. «*Au début, nous avons hébergé quinze personnes, et puis peu à peu nous sommes arrivés à 50*, détaille le responsable de l'organisation, Nunzio Viellaro. *Ils viennent de Tunisie, du Sri Lanka en passant par le Nigeria, la Gambie, le Pakistan, l'Afghanistan... Grâce à leurs enfants, l'école reste ouverte. A tel point qu'en 2016, il y a eu six naissances à Sutera. Cinq étaient des enfants d'étrangers. Ils font aujourd'hui partie intégrante du village.*»

Ce que confirme Margareth, une jeune Nigériane qui vit avec ses trois enfants dans une petite maison à deux étages, dans le centre du bourg : «*Ici à Sutera, c'est trop bien. Tout le monde est sympa. Ils prennent vraiment soin de nous, à 100 %. Les voisins sont fantastiques. Je veux rester ici parce que les gens y sont chaleureux et gentils.*» Aucune hostilité notable parmi la population. Tout juste le garde-champêtre, Sandro, qui fait remarquer : «*Pour le village c'est bien, mais il faudrait qu'ils travaillent, et ici il n'y a pas de travail, ni pour nous ni pour eux.*» Margareth, elle, fait des ménages. Mais faute d'emplois sur place, les nouveaux venus seront pour la plupart condamnés, à terme, à repartir vers le nord, sur les mêmes routes que celles employées autrefois par les émigrés de Sutera. «*Ils restent généralement ici quelques mois, le temps d'obtenir des papiers ou de suivre une formation, puis ils partent et sont remplacés par d'autres migrants*», explique Vitellaro.

«*Les Siciliens souffrent comme nous, il n'y a pas de travail*», souffle Youssef, un Algérien de 39 ans assis à la soupe populaire de Catane. Certains migrants sont exploités dans les champs agricoles, d'autres sont rackettés par la mafia, mais «*il n'y a pas beaucoup de racistes en Sicile, il faut dire la vérité*», insiste Youssef. Pour Orlando, la présence des migrants est un antidote contre la criminalité organisée : «*Jusqu'à l'âge de 30 ans, je n'ai pas vu pas vu un seul immigré à Palerme. Parce que la mafia les repoussait. Elle a peur de la diversité.*» Et de s'enthousiasmer : «***Depuis que je suis maire et que la mafia ne gouverne plus la ville, une chose extrêmement belle est arrivée : nous avons été envahis par les immigrés.***»

Un sentiment partagé par le journaliste et écrivain Gaetano Basile, pour qui la présence des étrangers permet en partie à la Sicile de retrouver sa vocation de carrefour de la Méditerranée : «*L'unification italienne[au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ndlr] a été un désastre. Elle nous a coupés du sud : il fallait que l'on parle, que l'on s'habille, que l'on se tourne uniquement vers le nord. On est devenus comme des Savoyards. De ce point de vue, l'arrivée des migrants aujourd'hui nous fait du bien, ils font revivre des quartiers qui étaient abandonnés. Ma ville renaît grâce à eux.*» Pour preuve, ajoute Basile, les marchés comme celui de Ballaro, dans le cœur de Palerme, mélangent saveurs, épices, musiques et dialectes comme du temps des Normands, des Arabes, des Juifs puis des Espagnols : «*Cela permet d'imaginer ce qu'était Palerme en l'an 1 000. Vers midi, on sent les cuisines orientales, le safran, tout un tas d'odeurs qui ne sont pas les nôtres, le tout mélangé à la tomate et au basilic. Alors je me dis : Palerme est encore vivante.*»

[Eric Jozsef Rome, de notre correspondant](#)